

(Première représentation le 7 octobre.)

La France a tellement besoin de se placer en tête du mouvement des idées qu'elle honore de préférence à ses propres enfants les artistes étrangers qu'attire cette généreuse folie. Et si ce choix blesse quelquefois nos plus chères illusions, du moins quand le succès le justifie, c'est l'éternel honneur de notre nature que nous soyons toujours disposés à y applaudir.

Ainsi lorsque, l'an dernier, les jeunes musiciens qui faisaient antichambre, dans l'espoir que la porte du Théâtre-Lyrique finirait par s'ouvrir pour eux, virent passer avant eux M. Gevaërt [Gevaert], ils durent en murmurer; je suis sûr qu'aujourd'hui l'approbation couvre le blâme et que le franc succès obtenu par le musicien belge doit lui donner chez nous droit d'asile et de cité.

A toutes les chances qui semblent entourer sa carrière, M. Gevaërt [Gevaert] peut joindre l'inappréciable avantage d'avoir enfin trouvé un charmant libretto. *Le Billet de Marguerite* est peut-être le meilleur opéra-comique qui se soit encore joué au Théâtre-Lyrique.

Reinold et Tobias sont deux bons compagnons, qui font leur tour d'Allemagne, en exerçant gaiement la profession de tonneliers. Lorsque leur escarcelle est vide, ils paient leur écho en chansons, et rarement la porte inhospitalière se referme devant eux; partout on les reçoit, partout on les accueille, ces braves chanteurs!

De toutes les aventures de voyage, ce sont les aventures d'amour qui sont les plus communes; aussi Reinold et Tobias ne tardent-ils pas à reconnaître cette vérité. Reinold, qui, du reste, est d'humeur fort galante, a trouvé par un beau soir une jeune fille à laquelle il s'est mis à conter de doux propos. La pauvre // 2 // l'a écouté tout émue, et tandis que Reinold n'éprouve guère pour elle que cette affection légère d'un cœur habitué à semer des émotions sur les routes, elle s'est mise à le chérir d'une telle force que pour lui, pauvre et sans famille, elle refuse un bon mariage, se fait chasser de sa maison dans laquelle on l'avait accueillie, et s'expose aux insultes de toutes ses compagnes jalouses de sa beauté. La noble enfant souffre et se tait, son amour éprouvé s'accroît dans le sacrifice même, et d'ailleurs n'a-t-elle pas le bras de Reinold pour s'appuyer?... Non, car il faut qu'il parte, il faut qu'il suive ses compagnons, Marguerite pleure et doute, mais Reinold la rassure, non-seulement il lui fait ces serments qu'on oublie si vite, mais il lui laisse un billet, un blanc-seing, son nom enfin dont plus tard elle pourra se servir, s'il est nécessaire qu'on lui rappelle jamais sa promesse. Telle est l'histoire de Marguerite et de Reinold.

Tobias, lui, s'en tient aux soupirs discrets. Le hasard lui fait aussi rencontrer une belle fille qui guette sur le chemin le messager du village. Ce messager doit lui remettre une lettre de son père; mais comme c'est un homme dur s'il en fut, il refuse à la pauvre Berta le pieux souvenir qu'elle espère, parce que dans sa précipitation à venir le chercher elle a oublié de prendre sa bourse, et que le coriace Jacobus a pour principe de recevoir avant de donner. Fort heureusement Tobias vient à l'aide de la belle en lui offrant le seul ducat qui lui reste. Grâce à lui Berta s'empresse de lire le billet de son père, ce billet, triste comme un adieu, lui dit à peu près ceci: « Ma fille, la bataille se livre demain, je ferai mon devoir de soldat, mais si je meurs reçois avec mes suprêmes bénédictions les prières d'un cœur sur qui pèse un remords; jadis j'ai lâchement trompé Charlotte Muller, une pauvre femme; j'ignore ce qu'elle est devenue; répare la faute de ton père, ô ma Berta! Cherche partout celle qui souffre de mon cruel abandon, que sa fille soit ta sœur! » Pour toute réponse Berta baisa la lettre

de son père et s'apprête à partir. Telle est l'histoire de Tobias et Berta.

Cette double intrigue fait le sujet du premier acte. Quand la toile se relève, deux ans se sont passés et tout est bien changé. Reinold est devenu maître Martin, le riche tonnelier de Vanberg, qui ne rêve que grandeurs. Non-seulement il a complètement oublié Marguerite, mais il va se marier à Berta, qui touche par sa famille aux premiers emplois du pays et dont les protections doivent singulièrement applanir sa route ambitieuse. Pendant que ce mariage se prépare, Tobias se désole, car son amour à lui n'a fait que grandir avec le temps. Sur ces entrefaites Marguerite apparaît, pâle, souffrante et fidèle; elle supplie Berta de la prendre pour servante, et pour mieux l'attendrir elle lui raconte ses amours et la promesse de Reinold. En apprenant que Marguerite est sa rivale, Berta découvre qu'elle est aussi sa sœur, de sorte que son dépit se tourne en tendresse et que désormais elle n'a plus qu'un désir, celui d'assurer l'avenir, le bonheur de l'orpheline. Or donc, voilà Berta qui se met à rêver par quel moyen elle pourra contraindre Reinold à tenir un engagement dont il ne paraît pas se soucier beaucoup. Sur ces entrefaites, Jacobus, l'usurier, le coquin, l'homme retors, se présente et c'est lui qu'elle consulte. En voyant la signature de Reinold, les yeux du misérable s'allument, il s'empare du blanc-seing, le remplit à l'instant même et poursuit son auteur d'une menace qu'il compte bien exploiter pour son propre profit. Voilà le pauvre Reinold traqué par des poursuites et forcé d'abandonner sa fortune et sa maison. On conçoit que, dans un tel moment, le souvenir de Marguerite ne peut lui sembler doux, d'autant plus qu'il rend la pauvre fille complice de Jacobus. Aussi quand toute heureuse elle se présente à lui, il la maudit, la repousse et lui jette une insulte qui la frappe au cœur.

En vain on cherche à le calmer, il s'obstine, il va partir. Que font alors Marguerite et Berta? Elles s'amuse à ruser contre l'habile Jacobus, et comme l'amour est bien malin, elles parviennent à retirer de ses mains le titre qui peut perdre Reinold. Cela fait, Marguerite rend à son ami cet engagement fatal, et s'assurant qu'il ne l'aime plus, elle part le désespoir au cœur pour en finir avec la vie. Cependant Reinold est vaincu; touché par ce noble dévouement, il rend enfin justice à Marguerite et son amour se réveille plus puissant que jamais. Tandis qu'il se livre à de doux rêves d'avenir on vient lui dire que Marguerite s'est enfuie... Reinold va se livrer au désespoir!... Mais Tobias a veillé sur elle; il l'a sauvée, voici qu'il la ramène; Reinold, suivant le vieil usage allemand, appelle sa fiancée qui lui répond, et les deux couples unis montrent aux spectateurs quatre gens bien heureux.

Telle est la donnée du *Billet de Marguerite*. Encore une fois j'oserai dire que cette donnée me semble touchante, simple et parfaitement lyrique, ce qui est l'essentiel.

La musique de M. Gevaërt [Gevaert] n'a rien qui sente l'hésitation ni l'exhubérance de la jeunesse. Elle est sage, prudente, suffisamment mélodique, parfois un peu grise d'harmonie. M. Gevaërt [Gevaert] d'ailleurs n'est pas un débutant, c'est un artiste habitué aux succès; seulement l'ambition le pousse: il ne se contente pas des triomphes que la Belgique décerne à ses enfants, il vient glaner en France et y fera bonne et belle moisson.

L'ouverture est conçue dans des proportions assez nouvelles. Elle débute par un allegro à six-huit, aux allures pimpantes et coquettes, dont le sujet sert plus tard de thème à un chœur de jeunes filles; puis, après un court motif à trois-huit, elle reprend le premier chant, instrumenté cette fois d'une façon éclatante.

Parmi les morceaux remarquables que renferme le premier acte, je dois citer

d'abord le chœur des compagnons avec accompagnement de cor. Ce chœur, entendu dans le lointain, se rapproche peu à peu. La mélodie en est parfaitement réussie; elle vous transporte tout d'un coup en Allemagne, et, grâce à M. Gevaërt [Gevaert], le charmant décor imaginé par le bon goût de M. Perrin est presque superflu. Les vocalises du ténor sur les accords plaquées des masses sont aussi distinguées qu'heureuses. Le duo de Tobias et de Reinold est un morceau de la plus haute valeur, l'entrée en est enlevante; le rythme syllabique, dont au surplus M. Gevaërt [Gevaert] se sert souvent, l'a cette fois admirablement secondé. Les couplets placés au milieu du duo sont d'une bonne facture, l'agencement des voix y est aussi fin qu'ingénieux. Le chœur des jeunes filles qui viennent puiser de l'eau ainsi que l'entrée de Marguerite, méritent encore les plus grands éloges.

Le second acte est d'une couleur chaude et brillante. Le chœur des ouvriers, la chanson de Tobias:

Bon ouvrier,  
Brave tonnelier!

est d'une mélodie populaire et franche qui sera reproduite dans tous les quadrilles de l'hiver.

Les couplets de Reinold, dans lesquels M. Gevaërt [Gevaert] a si bien déclamé le mot *de profundis*, le duo passionné de la reconnaissance, qui, malgré ou plutôt à cause de sa coupe italienne, a enlevé les *bravi* les plus enthousiastes; le ravissant trio:

Il a dit et juré,

qui rappelle peut-être un peu celui du *Pré-aux-Clercs* [*Le Pré aux Clercs*]:

C'en est fait, le ciel même:

La romance:

Elle veut être l'espérance  
De l'ouvrier!

sont des nouveautés de maître que la critique doit louer sans restriction et sans mesure, et que nulle plume illustre ne désavouerait.

Au troisième acte, les couplets bouffes de Colson sur rythme à six-huit, le trio en mouvement de valse, le duo dramatique que chantent Marguerite et Reinold, l'appel de la fiancée:

Viens, ô douce fille!

Ont été applaudis et remarqués.

Dès à présent la place de M. Gevaërt [Gevaert] est conquise. Je ne sais de quel titre la Belgique l'honore, mais assurément la France doit lui donner l'accolade comme aux anciens chevaliers, en le faisant entrer dans la glorieuse phalange des artistes qui la rendent si fière!

Le grand fait de la soirée était le début de M<sup>me</sup> Deligne-Lauters.

M<sup>me</sup> Lauters est une toute jeune femme, blonde et rose comme une fille du

Nord. Son air doux, sa démarche incertaine, cette chère gaucherie que le parterre pardonne si volontiers, tout semble prévenir en sa faveur. Sans être actrice, elle a joué son rôle avec un charme modeste qui lui a valu les plus légitimes sympathies. Son organe est à la fois d'un timbre charmant et profond, il caresse et pénètre. Sa voix de mezzo soprano parcourt facilement la double octave qui d'élève du *la* grave au *la* aigu; le *si* et l'*ut* sont un peu faibles, mais, en revanche, M<sup>me</sup> Deligne-Lauters les attaque avec une parfaite justesse. Ce n'est pas précisément une cantatrice, c'est une chanteuse de cœur. Elle ne tire pas aux yeux des spectateurs un feu d'artifice de trilles et d'arpèges, mais elle met dans son chant toute la tendresse possible.

Avec des bonnes études, M<sup>me</sup> Lauters arrivera peut-être à faire oublier M<sup>lle</sup> Darcier. Elle a soulevé à diverses reprises des applaudissements chaleureux, elle a plus souvent encore touché le cœur de ses juges: lequel vaut mieux de l'attendrissement ou de l'enthousiasme?

A ses côtés, M. Achard débutait dans le rôle de Tobias. M. Achard est un tout jeune homme, aux traits distingués et sérieux; sa voix, un peu faible peut-être, est cependant pleine de charme; elle rappelle beaucoup celle de son excellent père. Maintenant, si je dis que M. Achard joue comme un comédien consommé, je n'étonnerai personne. Il sait de qui tenir et, jeune encore, il a reçu de bons conseils. Avant d'être lauréat du Conservatoire, M. Achard avait eu les leçons de la scène; il paraît devoir rendre d'utiles services à la direction qui l'a engagé.

M. et M<sup>me</sup> Meillet, qui faisaient leur rentrée dans cet ouvrage, ont été ce qu'ils sont toujours: excellents comédiens, chanteurs distingués. Ils sont d'ailleurs les enfants préférés du public. Leur succès n'a pas été un instant contesté.

Colson semble grandir à chaque création nouvelle. IL est impossible de rendre avec plus de finesse, d'observation, de vérité un type d'avare et de coquin. Colson est le Sainte-Foy du Théâtre-Lyrique; je crois faire son éloge en lui donnant ce nom.

La mise en scène du *Billet de Marguerite* est splendide. Le public du Théâtre-Lyrique n'avait pas été jusqu'alors habitué à ce luxe entendu, à ce bon goût partait qui préside à toutes les montures que dirige M. Perrin. Avec lui, le décor devient tableau, l'industrie devient art, et chacun reconnaît que cette habileté si vantée vient de plus haut que d'un intérêt positif, M. Perrin se souvient qu'il a longtemps puisé pour son compte aux nobles sources de l'art.

**MESSAGER DES THÉÂTRES ET DES ARTS, 8 octobre 1854, pp. 1-2.**

Journal Title: MESSAGER DES THÉÂTRES ET DES ARTS

Journal Subtitle: Consacré aux intérêts des cinq associations artistiques.

Day of Week: Sunday

Calendar Date: 8 October 1854

Printed Date Correct: Yes

Volume Number: N°81

Year: 7<sup>e</sup> année

Series: None

Issue: Dimanche 8 octobre 1854

Livraison: None

Pagination: 1-2

Title of Article: Premières représentations

Subtitle of Article: Théâtre Lyrique. LE BILLET DE MARGUERITE, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. de Leuven et Brunswick, musique de M. Gevaërt [Gevaert]. – Débuts de M. Léon Achard et de M<sup>me</sup> Deligne-Lauters.

Distribution: *Reinold*, Meillet; - *Tobias*, Léon Achard; - *Jacobus*, Colson. – *Berta*, M<sup>mes</sup> Meillet; - *Marguerite*, Deligne-Lauters; - *Dorothée*, Chevalier.

Signature: Henry Boisseaux

Pseudonym:

Author:

Layout: Front page and Internal Text

Cross-reference: None